

Un grenier, celui de l'ancien Grand séminaire de Besançon, où dorment des moulages de plâtre, une historienne, Bénédicte Baudoin, qui les y découvre en 2007 et démêle les fils enchevêtrés de leur passé : voici comment commence l'enquête.

Voire la quête, tant la recherche allait s'avérer pleine de rebondissements jusqu'au jour où, après examen, force serait de se rendre à l'évidence : dépoussiérées et à nouveau accrochées, les quatre-vingt-onze pièces de cet ensemble réalisé par Pierre Pfister, représentant des fragments de sarcophages et des inscriptions funéraires en provenance des catacombes romaines, constituaient un exceptionnel témoignage d'art paléochrétien, rien moins qu'un véritable trésor !

Il est ainsi des histoires qui tiennent à un heureux hasard. « Vestiges romains ! Pour la première fois j'avais touché Rome ». Cette certitude, c'est celle du petit Pfister, né en 1895 à Besançon, dont le père, confiseur installé dans la Grande Rue, a un jour senti le sol de la cave familiale se dérober, pour s'effondrer d'un bon mètre, en dévoilant des dalles bientôt identifiées comme romaines. Et de poursuivre : « [...] ce fut dans mon esprit d'enfant plus qu'un souvenir. Dès lors je compris que, sous nos pas, tous les siècles passés nous portent. Je le redirai donc, c'est une de ses gloires : à Besançon, Rome est partout ! ». Plus tard ordonné prêtre, professeur d'art sacré au séminaire, le père Pfister, homme à la foi vibrante exprimée dans maintes réalisations artistiques, ne pouvait manquer, sa vie durant, d'être un Bisontin à Rome et un Romain à Besançon. Jusqu'à reposer pour toujours dans le Ville éternelle¹, tandis que les précieux moulages demeuraient à Besançon au séminaire, aujourd'hui Centre diocésain. Or, l'Université Ouverte, service commun culturel de l'université de Franche-Comté, dispense certains des cours proposés dans les locaux du Centre diocésain, voisin de la Faculté des Lettres et Sciences humaines. Tout naturellement, on ne peut manquer d'être intrigué, mieux, attiré par ces témoignages des premiers temps du christianisme qui signent cette alliance si singulière de l'héritage antique et de son acculturation chrétienne.

Pourquoi, dès lors, ne pas tenter d'inscrire nos pas dans ceux de Pierre Pfister en invitant collègues et amis à apporter leur contribution à un colloque romano-bisontin,

* Directrice de l'Université Ouverte de Franche-Comté.

¹ P. Pfister est enterré au cimetière de l'Agro Verano, à l'ombre de Saint-Laurent, dans le caveau des chanoines du Latran.

finale­ment tenu les 11 et 12 mars 2016 ? D'emblée, le projet reçut une franche adhé­sion, chacun nourris­sant de fruc­tueuses inter­roga­tions sus­cep­tibles de pousser à l'approfon­dis­se­ment du thème. De fil en aiguille, un contact en entraînant un autre, Bénédicte Baudoin et moi fûmes amenées à bâtir un temps de décou­verte patri­mo­niale avec des visites diverses et une impor­tante expo­si­tion.² Là est d'ail­leurs la vocation de l'Uni­ver­si­té Ouverte : lier Uni­ver­si­té, insti­tu­tions cul­turelles telles que Musées, Archives et Biblio­thèques, Services archéologiques de la Ville, afin d'offrir une recherche de qualité, pen­dant ouverte à un large public. Les actes de cette manifestation sont à certains égards particuliers en ce qu'ils ne s'inscrivent pas tous dans la stricte ligne universitaire. Pour autant, ils nous semblent témoigner d'une belle richesse que le directeur des Presses universitaires de Franche-Comté, Jean-Paul Barrière, dans sa grande générosité, a reconnue en acceptant d'accueillir les actes de ce colloque. Qu'il soit assuré, tout comme son équipe, de notre profonde gratitude.

...

L'œuvre, c'est l'homme : afin de comprendre la manière dont, à partir d'un matériau aussi pauvre que le plâtre, le père Pfister avait pu donner à voir autant, il importait de rapporter la technique à la personnalité de l'auteur. C'est ainsi que Bénédicte Baudoin a pu remonter le cours de l'histoire familiale et découvrir la chapelle de la maison natale de Rainans, dans le Jura. Entièrement décorée à l'antique, dans l'esprit des catacombes, elle compte dix moulages de mosaïque en plâtre peint. Ainsi, Rome n'était pas seulement à Besançon, mais partout où Pierre Pfister avait œuvré, mû par une ferveur chrétienne doublée d'un réel talent artistique. Comment, toutefois, avoir la certitude que cet ensemble présentait plus qu'une émotion esthétique et méritait une étude fouillée, sinon en s'adressant directement au département des Antiquités chrétiennes des musées du Vatican, ce qui fut fait. Les liens ainsi noués, de proche en proche, ont permis un travail dont le colloque se fait l'écho. La communication de B. Baudoin, au-delà de l'attachant portrait du prêtre qu'elle dessine, permet de toucher du doigt la spécificité de l'œuvre. Umberto Utro, conservateur du musée Pie chrétien, qui a immédiatement souligné l'exceptionnelle valeur de cette collection³, tout en retraçant l'histoire des moulages de mosaïques paléochrétiennes de Rome, montre comment Pierre Pfister a pu travailler au sein même de l'atelier de mosaïque et y réaliser les exemplaires destinés à la chapelle de Rainans. Ces derniers permettent aujourd'hui de mieux comprendre la technique de réalisation des moulages de mosaïque selon le propos documenté de Matteo Pola, de l'Institut pontifical d'archéologie chrétienne de Rome, qui s'est rendu à Rainans.

Copiste de chefs-d'œuvre antiques, le père Pfister s'est aussi essayé à imiter les sentences et poèmes de la latinité chrétienne. Cela nous vaut une inscription pseudo-damasienne⁴ qui court autour de la table d'autel de la crypte de la basilique Saint-Ferréol-et-Saint-Ferjeux de Besançon. Anne-Catherine Baudoin y voit du latin sans peine !

² Citons, notamment, outre la visite de la chapelle privée de P. Pfister à Rainans, dans le Jura, celle de la *domus* de la Faculté des Lettres, celle de la crypte de l'ancienne église Notre-Dame, ou encore la découverte des représentations de Rome dans le fonds ancien de la Bibliothèque municipale. Quant à l'exposition, elle a permis d'illustrer les débuts du christianisme par le lapidaire bisontin, ou par les archives diocésaines, mais aussi de présenter les techniques du moulage et de la restauration grâce à l'atelier spécifique du musée des beaux-arts et d'archéologie, comme à la collection de moulages de l'université de Franche-Comté – sans omettre l'exceptionnel ensemble d'aquarelles romaines du legs Boutterin.

³ Dans une lettre adressée en 2012 à B. Baudoin, il évoque une collection « réellement unique au monde, soit pour la qualité et l'ancienneté des moulages même (...), soit pour leur nombre (presqu'une centaine), soit enfin pour leur valeur didactique et catéchétique ».

⁴ Du nom du pape Damase, fin lettré, pontife de 366 à 384.

Cependant, l'analyse méthodique – véritable traque policière dans laquelle nous entraîne Jean-Yves Guillaumin – de l'épithaphe du diacre Florentius moulée par P. Pfister amène à penser que la traduction du texte faite par celui-ci était hâtive. En foi de quoi, il faut reconnaître que si tous les chemins mènent à Rome, ce n'est pas toujours en ligne droite. Les 1 020 kilomètres séparant Besançon de Rome représentaient, à la Renaissance, un périple dont Paul Delsalle nous dit qu'il était le plus souvent précédé de la rédaction des dernières volontés du voyageur !

C'est loin, long et dangereux, pourtant : « Si j'avais à changer de domicile, je voudrais que ce ne soit pour aucun lieu sinon pour Rome » écrivait le cardinal de Granvelle en 1581, alors qu'il n'était pas encore archevêque de Besançon. Nombreux sont les prélats bisontins à avoir séjourné dans la Ville éternelle, séjour étudié par Henri Moreau, notamment autour de la confrérie franc-comtoise érigée en 1652 sous le double patronage de saint André et de saint Claude. À la même époque que Granvelle, Jean-Jacques Boissard, né à Besançon, s'il arpente l'Europe et entretient des échanges avec tous les érudits du temps, revient toujours à Rome, sorte de point fixe d'une Antiquité à jamais prolongée. Rosa de Marco se penche sur l'œuvre protéiforme de cet antiquaire, faussaire et moraliste, humaniste et poète. Une vie aventureuse comme l'est celle du dernier représentant des Gauthiot d'Ancier, jeune noble bisontin parti visiter Rome en 1628, où il décède l'année suivante après avoir donné sa fortune aux révérends pères jésuites. Un héritage cependant revendiqué par sa famille bisontine et objet d'un interminable contentieux, nous raconte Jean-Pierre Jacquemart.

Fort heureusement, il est aussi des séjours romains à la postérité plus heureuse. Le journal tenu par Pierre-Adrien Pâris, architecte et collectionneur auquel musée et bibliothèque bisontins doivent tant, laisse voir, alors qu'il est pensionnaire de l'Académie de France à Rome entre 1771 et 1774, une vie studieuse, mais aussi mondaine. Le jour, on court de droite et de gauche pour effectuer le relevé des monuments antiques et modernes, le soir, on se retrouve entre artistes au sein de la bonne société romaine, comme nous le montre Henry Ferreira-Lopes qui a relu les manuscrits autographes de Pâris. Songeons aussi à un autre architecte de renom, Maurice Boutterin, Premier Grand Prix de Rome en 1909. Voir, avoir la Ville éternelle à ses pieds, c'est éprouver ce « moment d'absolu bonheur, comme pour tous ceux qui soudain touchent du doigt ce rêve devenu leur quotidien dans la splendeur du palais cardinalice », note Lionel Estavoyer. Amoureux de Rome, le peintre lyonnais Sébastien-Melchior Cornu et son épouse, Hortense Lacroix, le sont aussi. Très lié à la famille impériale sous le Second Empire, le couple négocie pour la France le rapatriement de la collection Campana⁵ et, à la suite d'une histoire pour le moins rocambolesque, le fonds muséal bisontin s'enrichit, en 1875, d'un riche legs Cornu. François Soulier-François fait revivre pour nous cet épisode oublié.

Décidément, à Besançon, Rome est partout. L'enfant Pfister l'avait tôt compris. Au fond, comme tout Bisontin, puisqu'il suffit, remontant la Grande Rue, de porter ses pas jusqu'à la porte Noire. Aujourd'hui éblouissant après restauration, cet arc monumental érigé sous Marc-Aurèle et dont le décor est étudié par Caroline Blonce, témoigne de la pénétration de la culture gréco-romaine dans les provinces occidentales de l'Empire. En un très curieux télescopage architectural, qui se révèle en même temps un formidable raccourci historique, la porte découvre la cathédrale Saint-Jean. Comment rêver d'un plus bel exemple de romano-christianisation dans un espace aussi resserré ?

Il nous faut d'abord repartir, comme le fait Pierre Nouvel, de l'archéologie des grandes villas afin de voir la manière dont l'aristocratie locale séquane s'est approprié la

⁵ Le marquis Campana avait acquis de considérables collections pour le compte de la papauté qui fut contrainte de les vendre lorsqu'on découvrit qu'elles avaient été achetées en détournant les fonds du mont-de-piété du Vatican.

culture romaine. La multiplication des fouilles préventives et des prospections aériennes permet une recherche dont il nous donne les meilleurs fruits. Tout comme nous pouvons appréhender les passionnants résultats du programme collectif de recherche, débuté en 2015, « Vesontio Christiana. *Topographie chrétienne* de Besançon » qui doit permettre de mieux connaître et comprendre l'implantation des édifices religieux de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge. Nous suivrons ici Morana Čaušević-Bully et Marie-Laure Bassi.

Après les églises, les prélats d'un passé plus souvent qu'à son tour recomposé : Gérard Moysse reprend à nouveaux frais l'analyse du corpus donnant la liste des premiers évêques de Besançon. Et pour clore cette pérégrination, entrons avec Manuel Tramaux dans la cathédrale pour y découvrir, notamment, l'autel circulaire aussi appelé Rose de Saint-Jean, consacré en 1050 par le pape Léon IX. Création antiquisante des ateliers de Narbonne, l'autel devait être utilisé selon les usages romains afin de « rattacher les grandes églises du monde chrétien à l'église romaine, leur mère et leur maîtresse ». On l'aura compris, à Besançon, plus encore qu'ailleurs.

Au terme de cette présentation, il nous reste à remercier une fois encore nos collègues et amis qui ont, avec tant de cœur et d'esprit, répondu à notre invitation. À redire aussi notre éblouissement devant le travail réalisé par les Presses universitaires de l'Université de Franche-Comté. À inviter, enfin, toutes et tous à Rome pour un colloque inversé nous ramenant de la Ville éternelle à Vesontio.

Oui, décidément, c'est à Rome qu'il nous faut aller !